

Tout compte fait, le capital culturel est un capital comme les autres

Alain Accardo

Mon ami Anatole Bergeret, qui est de la même génération que moi et semble avoir lui aussi mis le cap sur ses centièmes gémissants, m'a écrit récemment pour me tenir des propos étranges, un peu pince-sans-rire m'a-t-il semblé, dans un texte que j'ai trouvé intéressant de livrer, sans plus de commentaire, à qui voudrait en prendre connaissance.

« Cher ami, le présent message risque de comporter quelques longueurs inhabituelles, que tu voudras bien excuser eu égard au fait que c'est peut-être pour moi la dernière fois que je t'écris, ou pour toi, une ultime occasion de me lire.....

Eh bien, oui, mon cher vieux camarade, voici que nous avons fait notre temps et même un peu plus, selon les statistiques de l'INED et, objectivement, il n'y a lieu ni de s'attrister ni de se réjouir que nous soyons sur le point de sortir de scène d'un instant à l'autre, sans même avoir compris pourquoi nous y étions entrés. En ce qui me concerne, cette belle équanimité n'a rien à voir avec je ne sais quelle vertu stoïcienne. C'est seulement qu'au bout du compte, je ne trouve aucune raison décisive de me laisser aller à l'un ou à l'autre sentiment. Il faudrait pour cela que je sois encore imprégné d'une de ces berceuses ontologiques qui, composées avec nos structures nerveuses au fil de l'évolution du vivant, n'ont cessé de faire croire au genre humain que son existence, comme celle du reste de l'univers, faisait partie d'un vaste plan ourdi à son avantage par des puissances transcendantales. D'où ce sentiment tenace, présent dans toutes les mythologies et cosmogonies, que l'espèce humaine – et singulièrement, la minuscule fraction « de cirons de cirons » (comme disait Alain) dont on fait partie soi-même – a reçu expressément du Ciel la Mission, le Mandat, la Vocation ou le Destin (*ad libitum*) de réaliser tout ou partie des desseins de ladite Transcendance. Cette forme de narcissisme, à la fois individuel et collectif, n'est pas pour peu dans notre illusion, pratiquement indéracinable, d'être tantôt personnellement doués d'immortalité, tantôt membres d'une espèce vouée à vivre éternellement dans un univers sans fin ou même

d'être les deux à la fois. Étant depuis longtemps convaincu que tous ces fantasmes sont inhérents au fonctionnement de l'intelligence d'un mammifère doué de raison, je ne crois pas utile de m'y attarder plus longuement ici.

Alors, me diront certains, agacés par ce qui leur semblera une dérobade, vous aussi, vous croyez que nous sommes là sans raison, sans mission, par *hasard* ? A quoi je répondrai, avec, hélas, les mêmes chances d'être entendu que tous mes prédécesseurs : « l'ignorance où nous nous trouvons de nos véritables raisons d'être, ne nous autorise pas à adhérer à des hypothèses manifestement absurdes ou délirantes ». Au demeurant, mon apparente impassibilité devant l'état des choses ne saurait durer bien longtemps. Je n'en dis trop rien sans doute parce que j'aurais trop à dire. Je me sens tellement plein de dégoût et de ressentiment que je craindrais de ne plus rien pouvoir contenir de ma colère si je lâchais tant soit peu la bride à mes humeurs. Donc quand j'affirme, comme je viens de le faire, que je ne vois pas plus, mais juste autant, de raison de m'en réjouir que de m'en chagriner, je retombe, *volens nolens*, dans le double langage caractéristique des lettrés de service en sciences humaines (ou morales, comme on les appelait naguère avant de les qualifier de sociales), double langage dont on ne sait jamais vraiment s'il est purement descriptif ou s'il s'agit d'un performatif déguisé.

Mais enfin, il arrive toujours un moment où il faut appeler « chat » un chat et « mensonge » une imposture. N'en déplaise à cette sociologie sans autoréflexivité dont les adeptes, (surtout dans les sphères journalistico-médiatiques) aiment à jouer les avisés en bannissant de l'explication sociologique la notion même de « complot »,

pourtant si constamment avérée et documentée, sous prétexte que celle-ci introduirait une intentionnalité subjective dans l'analyse des stratégies et manquerait par là de justesse et d'objectivité, alors que tous les esprits qui se sont un peu penchés sur la dialectique du réel, ont su relever, à la façon de Marx, entre autres, que les agents historiques sont inséparablement des *agents* agis en même temps que des *acteurs* agissants – c'est-à-dire des gens qui font assurément l'Histoire mais sans toujours bien savoir ce qu'ils font ni pourquoi ils la font. Les historiens musclés des *Annales* ont-ils eux-mêmes jamais fait autre chose que faire comploter, faire conspirer des populations entières à la coproduction du Devenir historique en préconisant comme Duby et ses successeurs le recours à l'étude des *mentalités*. Les mentalités sont ces phénomènes étranges, hybrides, qui s'installent irrésistiblement partout et chez tous, et qui mêlent sans que personne l'ait jamais décidé expressément, l'affectif et le cognitif. À la façon de ces ruisselets qui les jours de pluie se fraient tous un chemin divergent et imprévu pour finalement s'écouler tous dans le sens de la pente principale et se rejoindre dans les mêmes ornières.

Et puisqu'il se trouve que j'ai été amené, en suivant mes réflexions à la fois trop et trop peu cohérentes, à dire quelques mots, que rien ne m'obligeait à exprimer mais que la proximité de ma fin physique me donne le droit (je veux le croire) et même le devoir de prononcer, j'utiliserai les termes qui me paraissent les plus pertinents pour traduire ce que je ressens : un mélange confus et plutôt accablant de jugements dont je ne parviens pas toujours à discerner s'ils sont de fait ou de valeur. Sans doute les deux, indissociablement, comme à l'accoutumée. Quoi qu'il en soit, je ne perdrai pas le peu de temps dont je dispose, à tenter de démêler qui de nos chantres nationaux avait raison : Corneille qui peignait, dit-on, les héros de ses tragédies tels qu'ils s'imaginaient ou voulaient être, ou Racine qui les peignait tels qu'ils étaient, en proie à la triste et implacable Fatalité. Ce sont là deux perspectives également légitimes sur la condition humaine et finalement équivalentes en dépit de leur opposition sémantique. L'une n'est pas plus « juste » que l'autre, car elles sont

incommensurables l'une à l'autre bien qu'elles soient indispensables chacune à la reconnaissance de l'autre, comme les deux faces d'une seule et même réalité, celle de l'être humain qu'on ne peut regarder comme tel que parce qu'il est, à la fois un être de nature et un être de culture, même si – et c'est le propre de tout Homme – le naturel ne peut s'exprimer que dans des transfigurations ou sous des travestissements culturels, créant ainsi d'inextricables cécités croisées et d'ahurissants dialogues de sourds.

Il convient donc que je m'explique un peu plus précisément sur la question de mon « ressentiment ». À la question de savoir quelle peut bien être la raison de ma frustration et de mon désenchantement, on peut donner une première réponse immédiate, mais qui dans la conjoncture actuelle est partagée par tant d'esprits, et des meilleurs, qu'elle en est devenue quasiment un lieu commun. C'est le constat que le cours des choses a mis le système capitaliste dans son ensemble au bord de l'abîme et qu'il s'en faut de peu que nous n'y tombions complètement et définitivement. Rien que cela me donnerait déjà amplement matière à épancher ma bile. Mais mes griefs personnels sont un peu différents : si j'ai le sentiment d' « en vouloir » à quelqu'un, j'ai pour cela une raison, que je veux essayer d'expliquer au moins à ceux de mes amis dont je crois qu'ils sont en situation de me comprendre ou qui peut-être même partagent mon sentiment sans l'avoir jamais dit expressément. La chose est d'importance car elle touche à tout ce qui nous constitue et a contribué à donner à notre vie son sens et sa saveur, à nous gens de culture, hommes et femmes de savoir qui n'avons jamais juré que par le capital symbolique, le seul que nous possédions en propre, notre richesse, notre élément, notre oxygène, notre Univers. Allons, pour tout ce que je lui dois, la culture vaut bien un début de dithyrambe de ma part. Et je lui ai longtemps accordé ce tribut avec d'autant plus d'enthousiasme que je lui devais socialement davantage. Jusqu'à ce qu'une meilleure appropriation du marxisme et des outils de l'analyse sociologique me conduise à réfléchir plus avant à ce que c'est de faire une carrière d'intellectuel, et particulièrement d'enseignant, dans une société de classes moyennes comme la

France, truffée de toutes les catégories et tous les genres possibles et imaginables de la petite bourgeoisie antique, ancienne, moderne ou contemporaine, mais toujours furieusement arriviste-à-tous-crins et opportuniste-aux-dents-longues, ce « *peuple caméléon, peuple singe du maître* », comme la qualifiait déjà avec une rare lucidité, le grand anthropologue-avant-la-lettre La Fontaine (*Fables, VIII*). Désespérant de jamais égaler en pertinence les catégorisations de ce dernier, je me suis borné à vérifier sur mon environnement social et sur moi-même que cette classification peu élogieuse n'avait rien perdu de sa justesse initiale au fil des générations jusqu'à la jeunesse actuelle à peu près totalement dissoute, objectivement et plus encore subjectivement, dans les diverses sectes esthético-éthico-idéologiques d'une population massivement convertie au capitalisme et définitivement prosternée devant son autel.

On aura commencé à deviner d'où vient mon malaise personnel : je suis un petit-bourgeois typique, d'origine populaire, à qui il aura fallu des décennies d'efforts considérables, arc-bouté sur son vieux vélo rouillé et la tête dans le guidon, pour soutenir le sprint confus et interminable du peloton, et qui découvre que, pour des raisons auxquelles il réfléchit désormais dans un isolement presque total, tel un Saül en (dé-)route vers Damas, qui viendrait d'être jeté à terre par la violence d'une terrible illumination et par la révélation soudaine qu'il « **a tout faux** » comme dirait un écolier de CM2 tenu en échec par un méchant problème de robinets ; oui, je dois l'admettre, il m'a fallu attendre d'être un octo- ou même un nonagénaire confirmé pour *com-prendre* ce qui m'était resté si longtemps opaque : que la principale (mais non la seule) aliénation, multiforme, profonde et irrémédiable, dont le genre humain ait à souffrir, c'est justement l'aliénation culturelle. Entendons-nous bien : ce que je vise par là, ce n'est pas tant la capacité spécifiquement humaine de développer la dimension symbolique de son univers (l'animal parlant et pensant, rationnel et sentimental, qui invente la Justice, la Religion, la Banque, etc.), que l'usage politique, économique et social que les sociétés humaines ont pu faire de ces propriétés spécifiques dès les temps les plus reculés, si on en juge par les contributions de plus

en plus riches de l'archéologie moderne à l'histoire des civilisations. Ce qui est apparu avec une évidence grandissante, c'est que la performance, ou la compétence, culturelle, a été d'emblée et de tout temps partie intégrante de l'arsenal que les groupes prédateurs ont mis en œuvre au détriment de leurs congénères-concurrents. À telle enseigne que la dimension « prométhéenne », « babélique », « faustienne », ou autre, visant à assurer l'ubiquité et la prééminence du culturel dans l'ordre humain jusqu'à aujourd'hui encore (cf. les stratégies expansionnistes-impérialistes des grandes puissances contemporaines), n'a jamais pu être effectivement dissociée du mouvement de « la civilisation ». Contrairement à ce que peuvent croire encore quelques naïfs, un État n'en a jamais soumis un autre simplement pour lui apprendre la musique ou les manières de table. Et ce ne sont pas nos grands civilisés américanolâtres inconditionnels donaldiens ou élonistes, qui me persuaderont du contraire.

L'américanisation culturelle de la planète suffirait à elle seule, à cause de son orientation expressément capitaliste néolibérale, à expliquer l'horreur et le sentiment d'oppression qu'éprouvent les gens comme moi. C'est nous qui sommes les grands battus de l'Histoire. Notre vie est gâchée, notre monde est perdu, désintégré, définitivement. D'autres avant nous, ont connu de telles avanies. Mais elles s'inscrivaient dans un tout autre contexte idéologique : celui du Refus, de l'Opposition, de la Réforme, du Progrès spirituel, bref, d'un ensemble de croyances et d'idéaux fondamentalement religieux, comme l'ont été généralement les dissidences et les révolutions. Pour la première fois, nous expérimentons le Schisme et la Sécession sans possibilité de partir ailleurs, sans au-delà. Il n'y a plus d'émigration viable possible. Émigrer suppose un projet d'Humanité nouvelle. Émigrer pour aller où ? Tout, du fond des mers à l'espace interplanétaire, appartient à des entreprises étatiques ou privées. Pour faire quoi ? S'employer à « faire du fric », un business ou un autre pour vendre et acheter, créer une entreprise ubérisée, gagner des parts de marché, accroître son pouvoir d'achat, ou son taux de croissance, jouer une partie de poker, le revolver dans la poche et la seringue de coke dans le pli du

coude ? D'ailleurs, l'observation de notre Humanité nouvelle, (de nos Vitelloni de plage, de vestiaire et de brasserie) est d'ores et déjà édifiante. Traînant de stade en concert, fatiguée de foot, de rock, de rap, de rut, et de rave, l'Humanité en voie de régénération, mais en rupture d'usine ou de campus, écoute à la radio les pistonnés du journalisme deviser gravement avec les informés de Sciences Po. J'entends des voix bien intentionnées dire « tous des victimes ! « Tous victimes » ? Oui, assurément dans une grande mesure. Spécialement dans les banlieues populaires. Mais des victimes qui victimisent les autres plus qu'elles ne relèvent la tête contre les bourreaux ! Qui pourrait leur donner l'exemple ? La petite bourgeoisie social-démocrate-chichiteuse qui les a formés, encadrés, endoctrinés et pour laquelle ils ont peut-être voté (dans le meilleur des cas) ?

En fait, et c'est là tout mon propos, cette évidence, ce *décollement* qui s'est emparée de mon entendement et qui m'a fait découvrir l'ambivalence de la culture c'est-à-dire l'idée que la vie culturelle est une affaire tellement compliquée et contradictoire que, lorsqu'on réfléchit sur sa nature et ses effets dans telle ou telle situation historique, on prête toujours trop ou trop peu d'influence à la réalité culturelle dont on ne sait jamais très exactement où elle commence et où elle finit (ce qui est la règle pour tous les faits sociaux). On doit à Antonio Gramsci d'avoir essayé d'éclairer cette thèse fondamentale du matérialisme historique que l'idéologie dominante est celle de la classe dominante, en montrant qu'en matière de lutte révolutionnaire la domination sociale doit se spécifier en *hégémonie culturelle* pour faire avancer la cause du prolétariat. Je souscris totalement à ce constat essentiel, avec cette nuance, que je n'avais jamais formulée expressément jusque-là, que cette loi ne peut se vérifier concrètement que dans le cadre d'une période historique étroitement délimitée. L'assassinat des Gracques et l'écrasement des partisans de la réforme agraire par les propriétaires latifundistes de la République romaine déclinante en restent un exemple éloquent. Aucune prétendue démocratie politique et sociale, ni hier ni aujourd'hui n'a jamais résisté bien longtemps aux menées contre-

révolutionnaires des nantis. La planète a toujours appartenu aux riches. Qu'on se le dise !

Une réflexion bien ordonnée sur les rapports de domination devrait faire place ici à une analyse des formes et des moyens proprement politiques dont disposent les classes dominantes pour maintenir leur suprématie, mais outre que cela a été fait, dit et redit cent fois déjà, et avec quel talent, quelle force et quelle vérité, par tous les défenseurs du prolétariat, par ceux qui croyaient au Ciel et par ceux qui n'y croyaient pas, outre le fait que les médias de presse en ont fait le matériau préféré de leur travail (et pour cause), la thèse que je voudrais énoncer ici, c'est précisément que le parlementarisme bourgeois, dont les praticiens sont devenus pour l'essentiel des petits-bourgeois du fait de la relative « démocratisation » des études scolaires et universitaires, ce parlementarisme à base strictement cooptative renforcée par la désignation électorale, développé par la bourgeoisie des Lumières, ses gouvernements centristes et ses ministres libéraux, a fait de l'ensemble de la vie politique une « représentation » bien codifiée et structurée dont les acteurs ne cessent de changer de masques sans changer de rôles. Ainsi sommes-nous tombés dans un système où le carriérisme culturel, doté par les médias de gauche comme de droite d'une légitimité sans faille, constitue une cause essentielle du dévoiement des luttes de classes dans lesquelles les classes populaires n'ont même plus la possibilité de s'y reconnaître.

On ne peut certes que saluer rétrospectivement le génie de Gramsci qui fut de comprendre que le combat révolutionnaire devait se donner pour fin et pour moyen de supprimer la propriété privée personnelle des moyens de production. Mais la lutte même pour faire triompher ce mot d'ordre, pour enseigner qu'une vie humaine est estimable et possible même si elle ne conduit pas à rejoindre les propriétaires individuels de biens de production, les riches et leurs héritiers, les notables et les notaires, les efforts mêmes pour faire progresser dans le monde prolétarien une vision aussi égalitariste et donc subversive de la condition humaine, ont poussé les masses à survaloriser le capital symbolique, en particulier celui certifié par l'École (publique ou privée, ou l'atelier du

maître), en apparence moins visiblement surdéterminé par l'appartenance de classe. Une nouvelle aristocratie toute intellectuelle et morale, et vite féminisée, était née dans le Mouvement ouvrier. Elle fut appelée à fournir la matrice de la petite bourgeoisie du tertiaire, c'est-à-dire à vendre son âme au nom de l'utilité publique et des valeurs républicaines, tant laïques que religieuses, en définitive dans son propre intérêt bien compris. Nous vivons désormais sous leurs talons. Et sous ceux des journalistes et autres cadres, ingénieurs et techniciens du commerce, de la gestion, de la communication, du conseil, du spectacle, du divertissement artistique et sportif, bref de cette avalanche de produits culturels que le Marché et sa *pub*, sous des appellations faussement prestigieuses, proposent à notre convoitise insatiable, comme si l'idéal d'une vie humaine était de consommer, encore et toujours. Au fait, quel est cet idéal ? Il est à craindre que cette question n'ait plus beaucoup de sens.

Si Gramsci était encore parmi nous, nul doute qu'il ferait d'amères réflexions sur les ruses de l'Histoire et nous conseillerait de tourner le dos à cette culture-là. Mais allez donc, dans le monde arriviste actuel, prêcher le dédain des différents *cursum honorum*, les refuges des bons élèves. On aura plus vite fait de rééditer le miracle du mouvement franciscain du *Poverello*, au XII^e siècle à Assise.

Cela dit, et pour éviter le contresens qui consisterait à prendre ma critique de la culture pour un manifeste en faveur d'une autre culture que la dominante, je dois préciser que la seule autre culture que je pourrais préconiser aujourd'hui, ce serait celle qui militerait pour l'abrogation de toute culture et de tout ce que la Bourgeoisie des Lumières a bâti dessus, ce monument babélien, énorme, insensé, proliférant, prétentieux, ubuesque et qui sépare toujours plus, quasi ontologiquement, la vie humaine de son environnement naturel. Ce que j'accepterais de soutenir, ce serait une culture devenue impossible (mais mériterait-elle encore cette appellation ?) qui ferait ainsi réintégrer au genre humain le règne du droit commun, celui de toute vie animale. L'humanité est en train de périr définitivement, corps et biens, de l'application forcée et forcenée du principe de séparation qui a

dominé toute son histoire (et très probablement toute sa préhistoire). L'une des pires choses qui pouvaient nous arriver, s'est effectivement produite dans notre devenir : la croyance s'est installée, particulièrement ennoblissante et névrosante à la fois, avec le divorce irréparable entre l'âme et le corps, cette *distinction* primordiale entre une nature et une « surnature » qui portait en germe en elle, toutes les autres séparations, divisions et oppositions entre destinées personnelles comme entre classes. On pourrait remplacer le critère de la séparation de l'âme et du corps par tout autre critère de distinction individuelle ou collective qui permettrait au chamanisme de se muer en rationalisme : tant qu'il y aura des élus en petit ou en grand nombre, il y aura des damnés, tant qu'il y a des « bons », des « justes », il y aura des réprouvés et des exclus, tant qu'il y aura des « fidèles », des « purs », des « aînés », des « premiers », des « héritiers », des « prédestinés », des « doués » ou des « champions », il y aura des *profits* de distinction générateurs de tous les privilèges, de tous les hommages, de tous les crimes et de toutes les bassesses.

Et surtout, que les perroquets de studio caquetant sur les ondes ne se donnent pas la peine, ni le ridicule, de venir nous dire qu'on ne savait rien de toutes ces abominations, pas à ce degré-là, que tout cela peut s'arranger, maintenant que des « lanceurs d'alerte » se sont inutilement fait embastiller, que moyennant encore un peu de temps, d'argent, de prise de conscience, comme si nous n'avions pas eu jusqu'ici suffisamment de temps, de milliards, de militants, de prix Nobel, de discours d'une grande élévation de pensée, d'assemblées de l'ONU, de Conciles, de rapports d'experts, d'engagements des plus hautes instances, pendant des générations, des siècles et des millénaires...

Nous sortons d'en prendre, hébétés, épuisés, ruinés par plus de vingt siècles, non, pas par des siècles, mais des millénaires de grande, belle et forte culture, d'une culture tous azimuts dont la seule fin universelle attestée ne fut jamais que d'assurer, d'orient en occident, de boréal en austral, de banquise circumpolaire en désert équatorial, la suprématie d'une oligarchie de « barbares », de « Scythes » comme les appelaient

Renan, sur le reste du monde. Aujourd'hui nos Scythes aristocratiques sont, indiscutablement, bien qu'ils aient fait beaucoup d'émules et de lignées adoptives, les Américains. Osons le dire : une culture qui ne sert à rien d'autre qu'à transformer les Humains en Américains, est une culture qui oblige à se demander quand et en quoi la civilisation dont elle était porteuse a gravement failli. Nous avons réussi à pourrir, à la lettre, physiquement et moralement, le seul monde que nous aurions dû avoir à cœur de préserver, et ce sont nos élites cultivées qui tiennent le haut du pavé dans ce monde, nos millionnaires en capital culturel. Cela aussi il faut avoir l'impartialité de le reconnaître. C'est le cas d'une petite minorité éclairée, oui, mais pas de la multitude des instruits, des connaisseurs patentés, des diplômés ni des diplomates, à qui on confie le soin de verrouiller le système en formant, sélectionnant, promouvant et cooptant ceux qui se consacrent à cette tâche éminemment culturelle, quelle que soit l'appellation professionnelle. « Faire une carrière », c'est de nos jours dans notre société de salariés ultra-hiérarchisés et interdépendants, une bonne façon d'assurer son existence. Les chefs et les subordonnés ont vitalement besoin les uns des autres pas seulement parce qu'ils en retirent des avantages matériels, du confort et de la considération, mais plus subtilement, comme l'avait fort bien perçu Thomas More, parce que le dominant « *ne voudrait pas même devenir Dieu s'il ne lui restait plus de malheureux à insulter et à traiter en esclaves* » et si cela ne permettait pas d'écraser d'un peu plus de mépris la misère des pauvres diables ! En bonne Église pléonexique, il ne suffit pas d'être grand, il faut pouvoir dépasser les autres en les toisant de haut. C'est ce que permet l'argent, du moins telle est la véritable religion du capitalisme !

Manifestement, c'est cette question qui, à cause de l'importance sociologique et politique prise par les petits-bourgeois, tourmente un nombre grandissant de consciences et que trop de gens aimeraient ne pas avoir à se poser ou même ne parviennent pas à concevoir qu'on en arrive à se la poser, parce que ce n'est pas dans leur culture ! Et il en ira ainsi, avec toutes les conséquences désastreuses que cela entraîne, tant que les classements culturels serviront de caution ou de justification aux classements sociaux

profondément inégalitaires et arbitraires qui les sous-tendent.

Les diverses considérations ci-dessus ne peuvent, me semble-t-il, que conduire à l'idée que s'il existe encore une possibilité de redresser la barre de notre navire en perdition, elle passe par ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui un changement de **paradigme** (ou de modèle social), c'est-à-dire un changement de la logique dont les valeurs essentielles gouvernent exemplairement toutes les oppositions d'un champ donné, sans exception.

Le monde actuel, entièrement soumis au capitalisme économique et financier, est de toute évidence parvenu au stade **monoparadigmatique** de la compétition généralisée portée dans tous les domaines par un appareil complexe, de moins en moins gérable démocratiquement et d'ores et déjà érigé en **technocratie** internationale déchirée par ses contradictions internes, ses intérêts multiples et ses alliances à géométrie variable. Objectivement les temps sont mûrs, voire dépassés, pour un changement radical de paradigme et plus précisément de culture, car ce qui est en question désormais, c'est notre **mode de vie, nos raisons et nos moyens d'existence**. Il est temps que nos élites (et nos héritiers) sortent de leur médiocrité attentiste, prudente et la plus confortable possible. Mais qui donc aujourd'hui ne fait pas partie d'une élite ou d'une autre, ou n'aspire pas à en être ? La marchandisation des choses et des êtres est maintenant à peu près achevée et la part du capital financier est devenue prépondérante dans le devenir de toute chose.

Il ne reste plus à chacun(-e) qu'à essayer de mesurer honnêtement, dans sa propre existence et dans sa propre personne, s'il lui reste encore quelque chose à transmettre qui en vaille la peine, en dehors du sempiternel Livret d'épargne confié à une banque. Et encore... !

Alain Accardo est enseignant honoraire de sociologie, de l'Université de Bordeaux III. Il est notamment l'auteur de *Le Petit-Bourgeois Gentilhomme* (Éditions Labor, Bruxelles, 2003 ; Éditions Agone, Marseille, 2009, 2020).